


LE PREMIER SOIR

 ÉTAIT leur voyage de noces. Le train filait vers la Suisse banale : assis dans le compartiment réservé, ils se tenaient par la main. Un silence pesait sur eux. Ils s'aimaient, ou du moins l'avaient cru, mais leurs amours, différentes l'un de l'autre, ne servaient qu'à leur prouver combien ils se ressemblaient peu. Elle, confiante, presque heureuse, effrayée toutefois de cette vie nouvelle qui allait commencer, faisant d'elle une autre femme qu'elle s'étonnait de ne pas connaître et tâchait de se représenter d'avance, comme une étrangère avec qui elle devait s'habituer à vivre ; lui, plus expérimenté, sentant toute la fragilité du sentiment qui l'avait poussé vers cette jeune fille, destinée à devenir banale quand elle serait devenue femme. Ce qui lui avait

plu en elle, c'était précisément ce qui devait disparaître, sa candeur, ses étonnements, l'atmosphère d'intacte jeunesse où il l'avait connue. Il l'imaginait déchue de ces charmes déformée, rabaissée à toutes les petites de la vie conjugale, qui ferait d'elle une femme comme les autres. Tout à l'heure, il allait la prendre dans ses bras et la détruire. Un instant suffirait ; quand il dénouerait son étreinte, il aurait au cœur la sensation d'un meurtre, auquel la passion ne fournirait même pas de circonstances atténuantes, puisqu'après tout il ne la désirait pas. Ou, du moins, il ne la désirait pas plus qu'une autre.

Il se demanda ce qu'elle pensait. Pensait-elle à cela ? Ou, pour mieux dire, pensait-elle ? Tant de femmes ne pensent à rien. Était-elle vraiment assez simple pour attendre de la vie la révélation d'un secret, quand elle ne nous apporte que d'incessants rabâchages ? Finirait-elle par implorer d'un amant le bonheur qu'il ne lui aurait pas donné, qu'un autre ne lui donnerait pas non plus, parce qu'il ne le posséderait pas ? Se figurait-elle que l'on a dans son portefeuille le bonheur, comme un chèque qu'il ne s'agit que d'endosser ? Il est des chèques sans provision. Il eut envie de rire à l'idée qu'elle allait demain l'accuser d'escroquerie.

Il releva la tête et se regarda dans la glace. Sa propre mise, qu'il jugea trop concertée pour un voyage, l'indisposa contre lui-même. Sans doute, elle le trouvait beau. Ce manque de goût l'irrita. Il vit, comme si le train traversait les paysages de son avenir, la longue série des jours monotones où la venue d'une amie serait pour elle une diversion, les soirs où il se réjouirait d'aller rejoindre au cercle des hommes qui parleraient d'autres femmes avec une brutalité à laquelle il prendrait plaisir, la même, sans doute, avec laquelle ils parlaient de sa femme, quand il n'était pas là. Aurait-elle un enfant ? Naturellement, elle aurait un enfant. Il tâcha de l'imaginer enceinte. Ainsi il lui donnerait un fils qu'elle se féliciterait d'avoir, bien qu'il l'enlaidit et lui donnât des nausées ; un fils pour lequel il éprouverait une affection complaisante, amusée, tant qu'il serait enfant, et qui leur causerait plus tard d'inévitables tracasseries. Ils s'inquiéteraient de sa santé, s'agitieraient au moment

de ses examens, intrigueraient pour lui faciliter une carrière ou pour lui trouver une femme. Ils n'arriveraient probablement pas à s'entendre sur la manière de l'élever. Ils se querelleraient, comme tout le monde.

Ou bien, se laisserait-il doucement atteindre par la cécité conjugale et paternelle qu'il avait raillé chez les autres, vaincu (on est toujours vaincu) par la vie qui tend à couler tous les êtres dans des moules identiques ?

D'ailleurs, rien de tout cela ne pouvait avoir lieu.

Il existe d'autres possibilités, des bonheurs ou des malheurs qu'on a négligé d'inviter, et qui se vengent en arrivant à l'improviste.

Elle pouvait mourir. Il se la figura morte, couchée dans son cercueil sous un voile de tulle blanc ; il se vit, vêtu de noir, ayant pour les femmes de cinquante ans le prestige du malheur. Justement, le noir lui seyait. Sa propre insensibilité l'indigna, comme s'il était déjà fatigué de la pleurer. D'ailleurs, il se pouvait que ce fût lui qui mourût. Il mourrait de la fièvre typhoïde, au cours d'un voyage en Algérie ou en Espagne, et elle le soignerait avec un de ces dévouements qui font bonne impression, plus tard, sur les gens qui songent à épouser une veuve. Mais elle ne se remarierait pas. Elle l'aimait. N'ayant jamais aimé personne, elle se figurait l'aimer. Pour elle, c'était presque une nécessité, puisqu'elle l'avait épousé. Il n'y avait pas d'autre issue. S'il mourait en Algérie, elle rentrerait seule chez sa mère. Elle n'avait jamais voyagé seule. Il s'en voulut de la laisser sans appui, comme s'il était sûr que cela aurait lieu, et comme s'il en était responsable. N'était-il déjà pas assez embarrassé de lui-même sans s'aller charger de cette jeune fille inconnue ? Elle aurait mieux fait d'épouser n'importe qui. Il aurait dû lui expliquer. Il s'attendrissait de plus en plus ; il revint à lui. Il la considéra avec une tendresse émue, et un grand découragement l'occupa.

II

On atteignait Chambéry. N'ayant rien à dire, elle cherchait vainement une question à poser, à la façon d'un objet qui n'a

pas en soi d'importance, mais qui en acquiert par notre obstination à l'atteindre. Elle ouvrit son sac. Il contenait une médaille de saint Christophe et une médaille du Sacré-Cœur. Elle eut envie de les lui montrer, puis pensa qu'il les trouverait ridicules et, pour ne pas faire croire qu'elle avait agi sans cause, tira seulement son mouchoir. Elle regarda le paysage : il était moins beau qu'elle ne se l'était figuré, mais elle l'embellissait continuellement par un effort d'imagination dont elle n'avait pas conscience, ne voulant pas que cette journée fût, même dans ses moindres détails, inférieure à ce qu'elle s'en était promis. C'était pour cette raison qu'elle venait de trouver bon, au wagon-restaurant, le repas de qualité médiocre et d'admirer pour leur délicatesse de couleur les abat-jour de soie rose.

La nuit tombait ; on ne distinguait plus clairement que les petites habitations des gardes-barrières au bord de la voie ; elle ne voyait pas une maison sans se dire qu'elle et lui pourraient y vivre heureux, et cette pensée la ramenait à des arrangements de meubles et de tentures qui avaient amené entre eux les premières discussions, à l'époque où ils n'étaient encore que fiancés.

Lui, à la vue de ces petites fenêtres éclairées dans la grisaille du crépuscule, se demandait, au contraire, si les habitants de ces demeures imprudemment situées sur la voie n'enviaient pas les voyageurs du rapide, et s'ils ne finissaient pas par céder, un soir, à la tentation d'y monter. Emporté, comme par la marche du train, vers un avenir aux sensations repérées d'avance, il tâchait d'extraire le suc voluptueux de la minute présente, de jouir, avec une conscience plus éveillée de ce qu'ils avaient de fragile, de ces instants qui ne devaient pas revenir. Il se dit, comme il se l'était dit fréquemment, et souvent auprès d'autres femmes, que la plupart des moments de notre vie seraient délicieux, si l'avenir ou le passé n'y projetaient pas leur ombre, et que nous ne sommes malheureux d'ordinaire que par souvenir ou par anticipation. Et, constatant une fois de plus que cette jeune fille avait ce qu'on appelle du charme, qu'elle l'aimait probablement, n'était sans doute ni moins intelligente, ni moins riche qu'on le

souhaite d'habitude, et que le temps avait la décence d'être beau, il se décida à se forger une félicité de ces éléments épars de bonheur, qui eussent satisfait tant d'autres.

L'entrée brusque dans un tunnel les obligea à parler, parce qu'elle ôtait à leur silence le prétexte du paysage.

— A quoi pensiez-vous, Georges ? dit-elle.

Il se ressaisit d'une secousse et répondit avec une douceur qui le satisfait lui-même :

— Mais à vous, mon amie...

Et, durant l'énoncé de cette banalité tendre, il comprit qu'il se persuadait de son amour à mesure qu'il l'exprimait. Il l'embrassa sur le front, chastement. Alors, trop intimidée pour avoir le courage de se taire, elle s'enquit au hasard de l'hôtel où ils allaient descendre, des bagages, de l'heure d'arrivée.

— Nous voici loin de Grenoble, dit-elle. Pauvre mère ! J'espère qu'elle est un peu consolée. Avez-vous remarqué, Georges, comme elle était triste à notre départ et comme elle retenait ses larmes ?

Ce retour en arrière évoqua en lui l'image d'une autre femme, sa maîtresse, avec laquelle il avait rompu, et dont il s'étonnait de se souvenir encore. Pleurait-elle ? Retenait-elle ses larmes ? Las de cette femme, comme on l'est seulement de ce qu'on a trop aimé, s'en séparer lui avait été facile ; il avait cru, en brisant, supprimer l'amertume qu'on éprouve à se découvrir, un beau soir, assez vieilli pour avoir un passé. Où était-elle ? Il pensait maintenant, avec une certaine douceur, à ce corps expérimenté de femme mûre, et à ces yeux tranquilles que rien n'étonnait plus. Il oubliait l'irritation que lui avaient causée ses locutions vicieuses, dont elle mettait de l'amour-propre à ne pas se corriger, afin qu'on ne les crût pas involontaires, et qui lui venaient du temps où elle faisait les délices d'une sous-préfecture. Et combien lui était odieuse son habitude de fredonner à table des refrains en vogue ! Ils avaient vécu plusieurs années ensemble : il se retournait vers l'époque de leur amour avec une indulgence qui provenait d'une amnésie partielle, et la certitude que ces jours ne reviendraient plus le rendit moins sévère à l'égard de la

qualité de bonheur qu'ils lui avaient donné. Il avait visité avec elle l'Italie et la Provence ; des épisodes de ce voyage, qui l'avait ennuyé, l'émouvaient maintenant jusqu'aux larmes, et le souvenir de ces paysages éclatants lui fit détester, pour une seconde, ceux qu'il avait sous les yeux. Puis l'accoutumance était venue ; enfin, la lassitude ; le plaisir de rompre était le seul qu'il pouvait encore prendre d'elle ; il l'avait vue pleurer, le jour où il lui avait annoncé son mariage, et il avait éprouvé quelque vanité à être toujours assez aimé d'elle pour pouvoir la faire souffrir. Il se rappela, avec colère, que les larmes des femmes sèchent plus vite que leur fard ; on l'avait aperçue dans un restaurant de nuit en compagnie d'un autre homme. Il ne lui en voulait pas. Ils avaient bien fait, l'un et l'autre, de recommencer leur vie. Avec qui, elle ? Quelqu'un sans doute qu'elle avait distingué longtemps à l'avance, alors même qu'elle était encore sienne. Une fureur le prit à l'idée que ses larmes pouvaient être feintes, que, peut-être, elle souhaitait qu'il rompît, n'attendant plus depuis des semaines qu'une occasion de le quitter. Il comprit qu'il fallait, par tous moyens, l'oublier pendant quelques heures, et, par un violent effort, il la rejeta hors de lui-même. Cependant il répondit à la jeune femme :

— Ne vous inquiétez pas. Demain, vous trouverez sûrement une lettre de votre mère au Grand-Hôtel. Elle était triste de vous voir partir, mais, dans un mois, nous serons revenus et nous vivrons près d'elle.

Et il exagéra l'affection qu'il éprouvait pour sa belle-mère. Il se souvint cependant qu'il connaissait peu cette dame. Puis il songea, raisonnablement, que ce n'est pas toujours un motif pour ne point aimer quelqu'un.

Elle lui dit :

— Comme vous êtes bon !

Elle lui prit la main. Il fut flatté qu'elle lui attribuât précisément cette qualité qu'il n'avait pas et regrettait de ne pas avoir. Elle s'abandonnait sur son épaule, fatiguée par cette journée qu'on ne pouvait additionner aux jours ordinaires, et qui allait dans sa mémoire se confondre avec sa toilette de mariée, comme quelque chose de vaporeux et de

ténu, auquel on pense longtemps d'avance et que l'on ne voit pas deux fois. Il entoura du bras son épaule et la baisa sur la nuque. Ses cheveux étaient blonds ; ceux de l'autre l'étaient aussi, mais, colorés par le henné, ils avaient une autre teinte. Il se rappela lui avoir dit qu'il ne pourrait aimer une femme brune, et cette fidélité dans l'inconstance lui parut étrangement triste.

Ils parlèrent de choses insignifiantes, concernant ses parents à elle, mais qui, pour lui, prenaient un sens caché, presque la valeur d'un symbole. Il comprenait qu'il aurait maintenant à s'intéresser à cette famille qui n'était pas la sienne, — lui qui s'était vanté si longtemps de n'en avoir aucune ; qu'il s'émouvrait de leurs deuils, se réjouirait des promotions ou des naissances, que chacun de ces impondérables, avec lesquels il entrerait en contact, le modifierait si peu que ce fût, et qu'ainsi qu'il arrive à de très vieux époux qui finissent par se ressembler comme un frère à une sœur, il prendrait les tics de ces gens, leurs manies culinaires, et peut-être leurs opinions politiques. Il admettait qu'il en fût ainsi. Il avait trente-cinq ans. Qu'avait-il fait, jusque-là ? Il avait peint des tableaux, qui n'étaient pas aussi bons qu'il l'aurait voulu, et obtenu des succès, dont il n'avait pas joui autant qu'il l'aurait pensé. Comme un nageur décidé à se laisser couler à fond s'abandonne, avec une sorte de douceur, à la succion de l'eau, il avait l'impression de se laisser aller mollement à cette vie ordinaire, facile, qui suffisait aux autres. Il peindrait encore, pour se distraire ; il s'occuperait de gérer sa fortune ; ils recevraient. Il imagina un bonheur de modèle courant, convenable, accordé à toutes les traditions familiales dont il se croyait sorti, légitime, et cependant voluptueux. Il se représenta des villégiatures au bord de la mer, l'été à la campagne, des enfants sur une pelouse, le peignoir lâche de sa femme assise sur le balcon et versant le thé du matin, et la beauté plus riche, satisfaite et pleine, qu'elle aurait alors. Comme le mouvement du train lui donnait des maux de tête, elle avait ôté son chapeau ; il jugea qu'elle était mal coiffée et qu'il faudrait changer cela. Le coiffeur de Laure avait plus de goût. Il la lui mènerait.

Il eut froid. Il se leva pour hausser la vitre, mais, comprenant qu'il fallait à tout prix s'occuper d'elle, se rassit et lui demanda si l'air ne l'incommodait pas. Il s'intéressait maintenant à son nécessaire de voyage, essaya même d'ouvrir un flacon dont le fermoir se trouvait forcé. Le soir se déployait lentement, moelleusement, comme un grand éventail de femme : la fadeur de l'instant le ramenait à l'amour romanesque des premiers temps de leurs fiançailles ; elle lui parut tout à coup infiniment chère et précieuse, pleine de toutes les possibilités futures, qui dépendaient d'elle, comme si, à la façon d'un enfant qu'elle seule pouvait mettre au monde, elle portait leur avenir. Leur entretien, qui l'avait rassuré parce qu'il l'avait distrait, devenait intermittent, envahi par des silences : il craignit que cette frêle barrière de paroles, qui s'interposait entre ses pensées et lui, vînt brusquement à céder, le laissant seul avec soi-même, c'est-à-dire avec l'autre.

III

Le train s'arrêta pour la douane : ils furent soulagés que cessât leur immobilité en marche. La portière s'ouvrit : il descendit le premier, lui tendit les mains. Elle sauta sur le quai, d'un bond léger qui lui rappela l'Andromède d'un bas-relief de Rome. Il en fut flatté : elle était déjà sa chose. Les formalités de visite furent courtes ; les employés eurent des égards discrets pour la jeune femme ; sa vanité d'homme s'y complut, et il se sentit moins triste.

Quelques heures plus tard, ils arrivaient à Montreux. L'omnibus les mena jusqu'à l'hôtel. Sous le porche, les valets reçurent leurs bagages ; un directeur leur montra des chambres, leur demandant s'ils en voulaient une ou plusieurs. Comme ils tardaient à répondre, il s'éloigna, discrètement. Georges leva les yeux vers sa femme ; leurs regards se croisèrent :

— Prendrons-nous celle-ci ? dit-il.

— Mais oui, si vous voulez, répondit-elle.

— C'était une vaste chambre avec un lit double, presque indécent à force de blancheur. Le directeur revint.

— Celle-ci nous conviendra, dit Georges.

Il crut remarquer une nuance de raillerie dans l'obséquiosité de cet homme.

Les bagages furent montés. Elle s'était mise devant la glace, enlevant lentement ses gants, son chapeau, son manteau, et l'on sentait que ces gestes, qu'elle avait dû faire souvent dans sa chambre de jeune fille, lui apportaient le sentiment rassurant de la continuité des habitudes. Georges surveillait le placement des malles, l'enlèvement des courroies. Puis les valets se retirèrent ; ils furent seuls. Il la regarda : elle était longue et mince, comme une fillette grandie trop vite ; le miroir qui faisait d'elle deux femmes identiques lui était déjà le privilège d'être unique ; elle peignait ses cheveux, et ses bras levés faisaient saillir sa jeune gorge. Il la prit sans une parole, lui rejeta la tête en arrière, et la baisa durement aux lèvres. Elle accepta son baiser sans le rendre ; elle dit seulement :

— Je vous en prie...

Et il ne put discerner si elle parlait ainsi par convenance ou par pudeur. Il s'éloigna d'elle. Au bout d'un instant, il demanda :

— Vous ne m'en voulez pas ?

Elle répondit non, d'un signe. Il aurait presque souhaité qu'elle ne l'aimât point, pour avoir le plaisir de la gagner ou de la vaincre. Elle s'était mise à déplier son linge, qui faisait penser à son corps ; n'ayant rien à faire, il était plus gêné qu'elle. Il dit qu'il descendait feuilleter au salon les journaux du soir ; avec une timidité qui l'irrita contre lui-même, il ajouta qu'il reviendrait dans une heure. Elle fit de la tête un mouvement d'acquiescement, qu'il interpréta comme une caresse ; il s'approcha d'elle, l'embrassa plus froidement, sortit.

Dans le hall, il prit un cigare, l'alluma, s'assit. L'encombrement de son esprit ressemblait à du vide ; il tâcha de se souvenir si leur chambre était située au troisième ou au qua-

trième étage, pensa avec dégoût à l'un de ses tableaux inachevés, découvrit qu'il avait oublié le nom d'un personnage de Balzac, essaya de s'en souvenir en appelant l'une après l'autre les lettres de l'alphabet, puis finit par conclure que cela n'avait pas d'importance. La mémoire lui revint : Laure venait d'être engagée par une firme cinématographique pour tenir le rôle de Mme de Sérizy. Qu'était, dans l'œuvre de Balzac, Mme de Sérizy ? Il changea de place, s'installa devant une table pour feuilleter les journaux, lut l'article de fond du *Journal de Genève*, deux fois de suite, attentivement, s'efforçant de comprendre. Les dernières nouvelles lui apprirent qu'un aviateur, qui venait de traverser l'Atlantique, avait été reçu avec enthousiasme : il n'aurait pas voulu être à sa place ; qu'une épidémie de variole s'était déclarée en Allemagne : il était vacciné ; que les de Beers avaient baissé de mille francs : il en avait ; il rejeta le journal. Il résista à la tentation de remonter tout de suite afin de la surprendre dans ses préparatifs du soir et se promit de le faire quand son cigare serait fini. Il se mit à marcher de long en large, tenta de s'intéresser aux affichés qui couvraient les murs, pour faire quelque chose, demanda une tasse de thé et s'irrita contre le garçon qui tardait à le servir. La pendule marquait onze heures. Debout, au seuil du hall, il regardait les femmes découpées en noir par la transparence de leurs robes ; les robes de Laure lui coûtaient cher ; il se félicita d'avoir rompu en pensant aux dernières factures qu'il avait payées pour elle. Il revit son pied nu, posé sur le rebord d'un lit, comme une applique Empire qui par hasard serait en marbre blanc, et non en bronze doré. Repris tout entier par cette image, il tâcha de faire servir les émotions que son souvenir lui procurait encore pour arriver, près de l'autre, à ce degré de passion qu'il désespérait d'atteindre. Une défaillance physique le prit, puis passa. La pendule marquait onze heures et quart. Il se leva, donna un coup d'œil à la glace et se trouva ridiculement pâle. Refusant l'ascenseur, pour ne pas subir de tête-à-tête avec le liftier, il monta l'escalier lentement, presque avec effort. La fatigue de gravir quatre étages donnait un prétexte à ses battements de cœur ; arrivé devant la porte de leur

chambre, il s'arrêta, se demandant s'il frapperait. Il frappa doucement, puis plus fort, rien ne répondit. Après un instant, il tourna la poignée et ouvrit lentement la porte, qui n'était pas fermée à clef. La chambre baignait dans une demi-obscurité, les lampes éteintes ; seule, une fenêtre ouverte, à l'autre extrémité, faisait communiquer cette pièce avec le monde et la nuit. Il entra et la vit couchée, blottie contre le mur, perdue dans le lit qui semblait vide, tant elle se faisait mince pour occuper le moins de place possible.

— C'est moi, dit-il.

Sans bruit, il s'approcha, se pencha sur le lit, murmura :

— Voulez-vous me faire une petite place, Jeanne ?

Elle sortit la main de dessous la couverture et la lui donna. Il s'éloigna et se mit à se dévêtir.

Le geste lui parut désespérément banal. Que de fois ne l'avait-il pas fait dans des rencontres de hasard, sans avenir, sans passé. C'était la même scène, le même cadre : une chambre d'hôtel où il se dévêtait pendant qu'une femme couchée l'attendait. Il souffrait que les circonstances fussent si tristement semblables : il s'étonna d'avoir espéré autre chose. Il sourit de penser que l'on se fait à tout, même à vivre, et que, dans dix ans, il aurait le malheur d'être heureux. Le lac, avec ses barques illuminées et ses montagnes piquées de maisons où brûlaient encore des lampes, se déployait dans la nuit comme une immense carte postale à prétentions artistiques. Il sortit sur le balcon et regarda.

Il comprit bien que ce n'était qu'un coin du monde. Derrière ces montagnes, il y avait d'autres plaines, d'autres pays, d'autres chambres, d'autres hommes hésitant au bord du lit où une femme va se donner pour la première fois ; d'autres qui s'accourent à une fenêtre, ayant enfin pris sur eux de s'arracher à leur chair, et comprennent tout à coup que le bonheur n'est pas au fond d'un corps. Il se sentait une étrange fraternité pour ces hommes, accoudés à ce même moment à des fenêtres ouvertes sur la nuit, comme au rebord d'un promontoire d'où l'on ne peut pas se lancer. Car on ne navigue pas sur la nuit. Les hommes et les femmes vont et viennent,

dans un espace qu'ils ont créé, encadré de leurs maisons et de leurs meubles, et qui n'a plus rien de commun avec ce qu'était l'univers. Leur espace, ils le transportent avec eux, où qu'ils aillent, et, parce qu'il plaisait à des gens, ce soir-là, de voguer sur le lac dans des barques illuminées, le Léman semblait n'être que le promontoir de couples. Et cependant il existait. Il existait par lui-même, indifférent à tous les rapports qu'on découvre entre lui et l'homme, et Georges comprenait, avec une émotion qui le menait au bord des larmes, que la beauté de ce paysage galvaudé consistait précisément à résister à toutes les interprétations qu'en donne ce qui passe, à se contenter d'être et, quelque effort qu'on fit pour l'atteindre, à demeurer ailleurs.

Était-il possible que, depuis si longtemps qu'ils y pensent, les hommes n'eussent pas compris que la beauté est incommunicable, et que les êtres, pas plus que les choses, ne se pénètrent pas ? Ils vogaient, sur ce lac assez clément pour être calme, dans ces barques illuminées qui gâtent la nuit, et ils se vantaient d'être heureux. Ils ne souffraient pas de l'idée que ce lac, fermé de toutes parts, n'offre aucune issue vers ailleurs ; ils seraient satisfaits de tourner éternellement au pied de ces montagnes qui leur cachent quelque chose. Pas un n'essayait de se glisser par l'étroite fissure du Rhône, qui n'était à cette heure qu'une coulée plus liquide de nuit. On leur avait dit, une fois pour toutes, que le Rhône n'était pas navigable ; même s'il l'était, ils n'en auraient pas eu peur. Ces gens savaient que les fleuves, comme les routes, ne conduisent jamais qu'à des endroits prévus, repérés sur les cartes, et dont chacun n'est que la continuation d'un autre. Ils n'éprouvaient ni l'effroi ni le désir de se trouver ailleurs, et peut-être il n'existe pas d'ailleurs, comme il n'existe pas d'issue. Il n'y a que des hommes et des femmes qui tournent dans un cirque infranchissable, sur un lac dont ils n'effleurent que la surface, et sous un ciel qui leur est fermé.

Georges se souvint d'avoir lu, dans un traité de géologie, dont pendant un instant il chercha douloureusement le nom, que cette gorge de montagne, où s'amassait depuis des siècles les alluvions des torrents et du fleuve, serait un jour

comblée jusqu'à n'être qu'une plaine, et l'idée que cette beauté était périssable le consola de n'être qu'un vivant. Il se demanda, avec un rire intérieur, si beaucoup d'hommes pensaient à de telles choses le soir des épousailles, et, du même coup, il se méprisa, se reprochant de tirer vanité, devant lui-même, de ses attitudes d'intelligence. Les barques tapageuses, continuant leur tour dans la nuit qu'elles repoussaient à mesure, lui rappelèrent un couple, entrevu à Venise dans l'intimité d'une gondole, et dont le bonheur grossièrement étalé lui avait paru un attentat public à la pudeur. Ce souvenir, qui lui répugnait, le ramena pourtant aux préoccupations du plaisir, comme s'il y avait, entre lui et ces amants inconnus, une secrète complicité. Assez lucide pour assister en lui à cette montée de la passion, dont il avait jusque-là craint l'absence, il s'obligeait à laisser croître voluptueusement son attente, jouissant par avance de cette sensation qui allait pour quelques secondes abolir la pensée, quitte à y ajouter ensuite des complications nouvelles. Il se demanda si Jeanne, encore éveillée, attendait aussi, et de quelle crainte ou de quel amour se mélangeait son attente.

IV

On heurta discrètement la porte. Il ouvrit : la voix impersonnelle, mécanique, d'un valet prononça :

— Un télégramme pour monsieur.

Évitant de tourner le commutateur, il pencha le carré de papier bleu pour lire à la lumière du corridor. Il entendit Jeanne demander, du fond de la chambre, ce dont il s'agissait ; il s'entendit répondre qu'il venait de recevoir une dépêche de son agent de change. L'ayant assurée que cela n'avait pas d'importance, il poussa le verrou, traversa la chambre pour fermer la croisée, et, après une hésitation d'une seconde, s'accouda de nouveau à la balustrade humide de nuit.

Il sentait, dans la poche de son pyjama, l'épaisseur du papier froissé. Il s'analysa sévèrement, tâchant de savoir quelle émotion surnageait en lui ; la conscience de plus en plus

claire du soulagement qu'il éprouvait, et qu'il n'avait pas l'hypocrisie de nier, le dégoûta davantage de soi-même et de la vie. Il sortit l'enveloppe de sa poche et relut, dans l'incomplète nuit d'été, ce texte auquel des caractères gras se détachant sur une bande blanche donnaient prématurément l'aspect officiel d'un faire-part. Laure avait glissé sous un autobus, le matin même, à onze heures. (Il se demanda ce qu'il faisait à onze heures précises.) État désespéré. Il regarda les indications de service : la dépêche, partie vers le soir, avait mis plusieurs heures à lui parvenir ; sans doute, tout était fini. L'idée qu'elle ne souffrait plus lui fut infiniment douce, comme si toute la douleur du monde avait cessé d'exister. Le télégramme était signé d'une amie qui vivait avec Laure, et dont jadis il supportait impatiemment la présence ; cette femme et lui s'étaient toujours détestés, peut-être parce qu'elle aimait sincèrement Laure. Pendant une seconde, ce fut elle qu'il plaignit. Puis il se demanda comment elle avait eu son adresse. Il songeait que l'envoi de cette dépêche avait dû lui procurer, dans son chagrin, la seule consolation possible : la certitude de le faire souffrir. Il tâcha, pour alléger en lui cette gêne qu'il appelait sa conscience, de se persuader qu'il n'y avait dans ce malheur qu'un hasard dont il était innocent ; mais quelque chose d'obscur, au fond de lui-même, comprenait que cette hypothèse enlevait à la morte la seule beauté qui lui restât, et que l'unique noblesse de cette femme, qui s'était laissée vivre, était d'avoir voulu sa mort.

Il flamba une allumette, enflamma le papier par un coin et le regarda brûler. Une légère fumée blanche monta, puis devint invisible, lui faisant éprouver le sentiment d'une incinération. Il comprit que Laure venait de perdre à ses yeux l'imperfection d'exister, pour se confondre, désormais impondérable, avec cette part de sa vie qui ne reviendrait plus. A la longue, elle serait l'un de ces souvenirs qu'il est élégant d'avoir lorsqu'on s'accorde le luxe d'un passé. En même temps, il lui en voulut d'avoir coupé, par sa mort, la seule route qui pût le ramener à ce qu'il avait été.

Une fois de plus, il ressentit l'impression mélancolique que tout s'arrange, ce qui revient à dire que rien ne s'accomplit.

Il rentra, ferma soigneusement la fenêtre sur la nuit, et les rideaux sur la fenêtre, avec une conscience singulière de docilité envers la vie, conquis, ou vaincu à son tour par la sécurité des chambres closes.

Il ne se disait pas, ou ne voulait pas se dire, que cette fille de Montparnasse, qui avait peu d'esprit et s'était toujours passée d'âme, avait peut-être trouvé la seule issue vers ailleurs.

MARG. YOURCENAR.

